

# I

Sans un peu de piquant, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. De là à se faire réveiller à trois heures du matin par un train de marchandises qui fonce vers votre chambre... C'est pourtant assez fréquent chez nous.

On appelle ça la *Piggy Parade*<sup>1</sup>.

Ça n'a l'air de rien, dit comme ça. En réalité, être brusquement tiré du sommeil par un cochon de trois cents kilos qui déboule dans le couloir est une expérience assez unique – ça secoue. Vous sentez d'abord une sorte de vibration au niveau du matelas ; ensuite, votre conscience assoupie comprend ce qui se passe, et vous avez juste le temps de faire de la place pour la créature colossale qui a la ferme intention de s'installer confortablement *dans votre lit*. Au-dessus du vacarme des oreillers qui volent et des humains, chiens et chats qui s'écartent tant bien que mal, résonne le son de sabots courant sur le parquet, prenant de la vitesse à chaque pas, plus bruyants à chaque seconde. Une fois que vous l'avez entendu, c'est quelque chose que vous n'oubliez jamais, et qui déclenche

---

1. Ou « défilé porcin » (NdT).

un réflexe pavlovien. Étant donné l'origine de ce terme, Reuben et Shelby, nos deux chiens adorés, savent exactement comment se comporter. Nos chats, Delores et Finnegan, se débrouillent comme ils peuvent. Le bruit est tonitruant, la maison en tremble presque sur ses fondations – à l'occasion vient s'ajouter le fracas d'un meuble renversé. Vous l'entendez arriver, vous la sentez dans vos os, mais il n'y a rien à faire.

Notre princesse bien-aimée déboûle dans la chambre, probablement effrayée par un bruit dans le noir. Elle se lance sur notre lit, un peu comme elle l'a fait dans nos vies. Bien qu'ayant bousculé nos habitudes, cette expérience s'est révélée grisante au-delà de ce que nous aurions pu soupçonner. Et nous ne voudrions revenir en arrière pour rien au monde.

Peut-être qu'élever un cochon était mon destin. J'ai toujours aimé les animaux. Confronté à une situation où un chien et un homme seraient tous les deux pris au piège, j'ai honte de l'avouer, mais j'aiderais l'animal en premier. Ils ont besoin de nous pour les protéger. Et pour une raison qui m'échappe, j'ai toujours considéré cette mission comme la mienne.

Mon tout premier meilleur ami a été le chien de mon enfance, Brandy. Un croisé de berger, une femelle brune et noire aux oreilles tombantes et avec une longue queue droite, un joli contraste avec mes cheveux blonds hirsutes – moins la queue et les oreilles pour moi. Je ressemblais un peu à Denis la Malice, et certains iraient jusqu'à dire que nous avons quelques traits de personnalité en commun. Bien que Steve la Malice ne sonne pas aussi bien. Brandy et moi étions inséparables. Elle me

suivait comme mon ombre partout où j'allais – chez mes amis, au parc, même d'une pièce à l'autre à la maison.

Nous habitons Mississauga, une ville assez grande, mais c'était une époque différente : la vie était plus simple et plus sûre. Nous partions à vélo ou à pied n'importe où jusqu'à la nuit tombée, quand venait l'heure de rentrer.

Avant que nous ayons des animaux à la maison, j'avais déjà pris l'habitude de me faire des amis parmi ceux des voisins. Du haut de mes six ans, je n'hésitais pas à entrer sans permission dans leurs jardins. Mes parents exigeaient que je sois rentré avant la nuit ; ils ont fait en sorte que je n'oublie jamais la fois où j'avais enfreint cette règle. Ce jour-là, j'étais devenu l'ami d'un chien du voisinage. L'heure venue, la famille qui vivait là m'a dit qu'il était temps de rentrer. Je suis donc parti. Mais dès qu'ils ont eu le dos tourné, je suis revenu jouer avec le chien. À cet âge-là, on ne se préoccupe pas de détails comme d'entrer par effraction chez les gens ou de rendre ses parents fous d'inquiétude.

Mon subterfuge a été découvert au cours d'une partie animée de « va chercher » : le bâton a accidentellement cogné contre la fenêtre. (J'espère que vous appréciez la façon dont je fais subtilement porter la responsabilité au bâton, comme si je n'étais pas celui qui l'avait lancé. Et encore, si j'avais trouvé le moyen de mettre toute l'histoire sur le dos du chien, je n'aurais pas hésité.)

Quand le couple a écarté les rideaux pour identifier la source de ce bruit, je me suis tenu aussi immobile qu'une statue. Tel un caméléon, j'espérais me fondre au reste du jardin. J'aurais peut-être un plus de succès comme ninja, parce que le coup du caméléon n'a pas marché du tout. Curieusement, je ne suis pas invisible ;

la femme est sortie et m'a gentiment invité chez elle, pour jouer avec le chien, mais à l'intérieur... et pas question de lancer le bâton – les fenêtres seraient sauvées.

Une histoire qui réchauffe le cœur, n'est-ce pas ?

C'est drôle, la façon dont tout change quand la police vient frapper à la porte.

Oui, c'est bien ce qui est arrivé. Apparemment, ils passaient le voisinage au peigne fin, à la demande de mes parents paniqués. (Cela prouve au moins qu'ils avaient de l'affection pour moi, ça fait toujours plaisir.) Honnêtement, je n'avais absolument pas eu conscience de la terreur dans laquelle je les plongeais en ne rentrant pas à l'heure. Mais vous pouvez me croire, je n'ai pas fini d'entendre parler ce soir-là – jusqu'à ce que j'aie me coucher. Cependant, vous pourriez en tirer la conclusion que, contrairement à ce qu'affirme le vieil adage, le crime paie. En effet, la même semaine, mes parents ont adopté Brandy pour moi... afin que ce genre d'incident ne se reproduise jamais.

Dès que mes parents quittaient la ville, ma grand-mère paternelle venait loger chez nous. C'était une femme qui avait grandi en Écosse pendant la Seconde Guerre mondiale. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'était une dure à cuire, mais je la connaissais suffisamment bien pour savoir que si elle disait non, la réponse était *non*. Néanmoins, je l'adorais. Nous nous sommes toujours très bien entendus, mais si mes parents n'hésitaient pas à me confier à elle, c'était surtout à cause du respect qu'elle m'inspirait.

Un jour où ils étaient partis et que Grand-mère me gardait, je suis allé chez nos voisins. Pour une raison quelconque, elle n'a pas voulu que Brandy m'accom-

pagne. Ma chienne serait dans tous ses états, mais je savais que discuter avec Grand-mère était peine perdue. J'ai donc laissé Brandy chez nous.

C'est la dernière fois que je l'ai vue en vie.

Comme j'étais juste à côté, Brandy entendait ma voix, alors que je jouais et riaais avec les autres enfants. Ça l'a rendue folle. Elle voulait être avec moi. Comme elle savait que je ne me trouvais qu'à un saut de clôture, elle a tenté sa chance. Mais son collier s'est pris dans la clôture et elle s'est pendue.

Heureusement, je n'ai pas assisté à la scène – mes parents m'ont raconté, après – mais le simple fait de savoir comment les choses s'étaient passées m'était déjà insupportable. Si vous lisez ce livre, vous êtes de toute évidence une personne qui aime les animaux, et je suis sûr que cette triste histoire a été pénible à entendre pour vous. Je vous laisse imaginer ce que j'ai pu ressentir, alors que je n'étais encore qu'un enfant pour qui Brandy faisait partie de la famille.

Beaucoup ont souffert la tragédie d'avoir leur animal de compagnie bien-aimé écrasé par une voiture de passage, et loin de moi l'idée de minimiser leur douleur. Mais les circonstances de la mort de Brandy m'ont tout simplement accablé. Je ne parvenais pas à chasser de mon esprit l'image du corps sans vie de mon amie pendue, tout ça parce qu'elle avait voulu me rejoindre et jouer avec moi. J'en étais complètement retourné.

Tandis que la plupart de mes souvenirs d'enfance sont plutôt flous, celui-là est resté clair comme le jour. Aussi loin que remonte ma mémoire, c'est la première fois que j'ai eu le cœur brisé et que j'ai perdu quelque chose que je ne croyais pas pouvoir perdre. Un enfant

ne pense pas à la durée de vie injustement courte de ses animaux de compagnie – il part du principe qu'ils seront avec lui pour toujours. Mais même si j'avais pu me faire à l'idée qu'un jour, dix ou quatorze ans plus tard, j'allais devoir lui dire au revoir, rien n'aurait pu me préparer à ça. Aujourd'hui encore, dès que je pense à Brandy, j'ai les larmes aux yeux.

La plupart de mes souvenirs d'enfance concernent les vacances ou mes tours à vélo autour du lac près de ma maison. Et aussi mes explorations du quartier, dignes d'un certain Denis la Malice. La mort de Brandy est le seul moment de tristesse effroyable dont je me rappelle comme si c'était hier.

Au terrible chagrin de la perte s'est ajouté le sentiment que tout était entièrement ma faute : ma chienne ne serait pas morte si elle n'avait pas tenté de me rejoindre chez les voisins. Pendant des mois, je me suis réveillé au beau milieu de la nuit en criant son nom.

Je sanglotais sans pouvoir m'arrêter quand je prenais conscience que ce n'était pas un mauvais rêve – Brandy était bel et bien *partie*. Je me suis senti tellement responsable. Je pense que ma décision de ne jamais abandonner un animal qui aurait besoin de moi date de ce moment-là. Je suis tout simplement attiré par eux. Au point que cela peut devenir un problème.

Avant l'arrivée d'Esther, nous étions déjà deux types, une fille, deux chiens et deux chats dans une maison de cent mètres carrés à Georgetown – ce qu'on peut appeler une certaine promiscuité. Cette modeste construction de plain-pied se composait d'un salon/salle à manger/cuisine et de trois chambres. Derek et moi en partagions une, tandis qu'une colocataire en occupait une autre, la

dernière faisant office de bureau que tout le monde utilisait en fonction de ses besoins : j'y menais mes affaires immobilières, Derek y faisait de la prospection téléphonique pour ses spectacles de magie.

Notre seule télévision se trouvait au salon, mais ce dernier était si petit que dans les rares occasions où nous voulions la regarder en même temps, il n'y avait pas assez de place pour que tout le monde puisse s'asseoir. Sans parler des deux chiens qui exigeaient, eux aussi, d'être confortablement installés – et les faire partir d'un des trois fauteuils disponibles ne semblait pas juste au regard de notre règle du « premier arrivé, premier servi ». Comme notre politique en la matière incluait les animaux, il arrivait fréquemment qu'un humain (ou plus) doive se contenter d'un coussin sur le sol.

Nous partagions les toilettes ; si vous avez déjà vécu dans une situation similaire avec des colocataires (ou pire : des *enfants*), vous savez à quel point cela peut réveiller l'esprit de compétition en vous. Vous vous précipitez hors du lit aux premiers bruits de pas du matin, dans l'espoir de battre l'autre personne sur le fil. Sinon, en fonction de vos besoins, l'attente peut rapidement se révéler insupportable. C'était sans doute l'un des aspects les plus pénibles de cette promiscuité. Trop souvent, nos emplois du temps coïncidaient de la pire des façons : j'avais un rendez-vous urgent, Derek une représentation, et tout le monde avait besoin de *cette* pièce. Quand l'un de nous était pressé, l'autre avait envie de faire pipi.

Lorsque nous ne disputions pas la pole position aux toilettes, nous nous marchions les uns sur les autres dans la petite pièce à vivre. Nous faisons de notre

mieux pour nous donner autant d'espace que possible. J'emportais souvent mon ordinateur portable dans le salon pour travailler, tandis que Derek était au bureau. Nous étions dans cette configuration quand une fille que j'avais fréquentée au lycée a repris contact avec moi via Facebook. Son message était pour le moins inattendu, puisque nous ne nous étions pas parlé depuis quinze ans.

*Salut, Steve. Je sais que tu as toujours aimé les animaux. J'ai un cochon nain – une femelle – qui ne s'entend pas avec mes chiens. Je viens d'avoir un bébé et je ne peux pas la garder.*

J'étais seul au salon, et j'ai immédiatement été intrigué. Peut-être ai-je même regardé autour de moi afin de m'assurer que personne ne lise par-dessus mon épaule ou ne voie mon expression réjouie. Un cochon nain ? Ça semblait adorable. Qui ne voudrait pas d'un cochon nain ?

Je sais, avec du recul, toute cette situation était bizarre. Je n'avais eu aucune nouvelle de cette femme depuis plus d'une décennie. D'ailleurs, le moment est peut-être venu de vous faire un aveu (et cela aura une certaine importance plus tard, vous pouvez me croire) : j'ai toujours été beaucoup trop confiant.

J'ai tendance à suivre le mouvement. Sur le moment, je n'ai pas pensé, *Hé, c'est vraiment bizarre*, mais plutôt, *Hé, c'est Amanda, je suis rudement content d'avoir de ses nouvelles !* Je n'ai pas réfléchi. J'ai juste trouvé chouette qu'elle m'offre un cochon nain.

Elle n'avait pas joint de photo, mais je n'en avais pas besoin pour savoir que j'étais intéressé. J'ai répondu par



un désinvolte *Laisse-moi le temps de me documenter un peu et je te recontacte*, mais j'ai su immédiatement que je voulais ce cochon – il me fallait juste un plan.

Ramener un cochon, même nain, dans la maison qu'on partage avec son compagnon n'est pas une mince affaire. Sans oublier la colocataire. Et plusieurs autres animaux de compagnie. Mais ajoutez à cela qu'à peine neuf mois plus tôt, j'avais recueilli un nouveau chat sans en parler au préalable avec Derek. Comme vous pouvez l'imaginer, il l'avait plutôt mal pris (et j'étais seul responsable de cette situation).

Alors, cette fois, je devais faire preuve d'ingéniosité, éviter de lui donner l'impression d'agir dans son dos, même si c'était totalement, à cent pour cent, ce que je faisais. Il fallait qu'il pense que je n'y étais pour rien, que le cochon était juste... juste apparu, en quelque sorte.

Ça arrive tous les jours, non ?

Quelques heures plus tard, j'ai reçu un nouveau message d'Amanda :

*Quelqu'un d'autre est intéressé, alors si tu la veux, c'est génial, sinon cette autre personne la prendra.*

Vous êtes sans doute assez malin pour reconnaître ce genre de tactique manipulatrice, et normalement moi aussi – après tout, je suis dans l'immobilier. Mais quand je veux quelque chose, il faut que je l'aie – et c'est là que mon QI perd... combien de points ? Probablement tous.

Je n'avais pas l'intention de laisser ce cochon m'échapper.

Je ne sais pas pourquoi. Je n'avais même pas posé les yeux sur lui, mais à l'idée de le perdre, j'ai senti la panique monter en moi. Je pensais avoir plus de temps. J'avais envisagé de me documenter un minimum, peut-être même d'en parler avec Derek (on ne sait jamais). Je n'imaginai pas devoir prendre une décision deux heures plus tard.

Pourtant, c'était ce qu'on attendait de moi, avec ce nouveau message qui menaçait de céder cet animal à quelqu'un d'autre. Ainsi, sans réfléchir davantage, j'ai répondu à Amanda que j'acceptais de le prendre. Je lui ai donné l'adresse de l'agence et nous avons convenu de nous retrouver là-bas dans la matinée.

Dans mon esprit, c'était surtout une façon de l'empêcher de poursuivre les négociations avec cette autre personne intéressée. À condition qu'elle existe. Bien sûr, ce genre de considération ne vient même pas à l'esprit d'une âme aussi confiante que moi (plus communément appelée « bonne poire » dans certains cercles).

Toujours est-il que j'ai accepté de rencontrer Amanda. Ce qui me laissait toute la soirée pour m'informer. Je ne connaissais rien aux cochons nains. Ce qu'ils mangeaient, leur taille une fois adultes : je ne savais rien du tout !

J'ai donc effectué quelques recherches sur Internet. Je suis tombé plusieurs fois sur l'affirmation selon laquelle « Les cochons nains, ça n'existe pas. » Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais j'étais aveuglé par ma confiance en Amanda (et ma soudaine obsession d'avoir un cochon comme animal de compagnie). Je connaissais cette personne. J'étais allé au lycée avec